

Jimmie Durham fait d'une pierre deux coups

PAR BERNARD MARCELIS

— Succédant à la magistrale rétrospective des installations vidéos et filmiques de Chantal Akerman (*Too far, too close*), l'exposition de Jimmie Durham au MUHKA à Anvers nous emmène dans un univers totalement différent.

À la sophistication technologique et narrative de la première, s'opposent les œuvres en équilibre instable et d'apparence bricolées du second, un peu à la mesure de son parcours chaotique entre les États-Unis, où il est né en 1940, et d'autres continents. L'artiste étudie notamment à Genève, retourne outre-Atlantique où il défend la cause et les droits des Indiens d'Amérique, reprend son activité d'artiste à New York, avant de s'établir au Mexique en 1987. Il rejoint l'Europe à nouveau en 1994, où il pose tour à tour ses valises à Bruxelles, Marseille, Berlin, Rome et Naples. L'œuvre foisonnante qui résulte de ses multiples expériences et engagements est rétive à toute forme d'univocité ou de catégorisation. Ni vraiment thématique, ni tout à fait chronologique, le parcours s'étend sur huit salles dont plusieurs s'articulent autour de la déclinaison des matériaux variés qu'utilise Jimmie Durham pour exprimer ses idées. Il y est question d'identité européenne, d'architecture, de foi, de civilisation et de culture, autant de sujets souvent traités de façon critique, caustique ou humoristique. Il les englobe dans son concept de continent eurasiatique, synthèse un tant soit peu utopique de tous les possibles : « je veux réfléchir à l'art. Je veux que l'art fasse partie intégrante du processus de réflexion de l'humanité. »

Présente un peu partout comme un fil rouge, la pierre se voit ici conférer le statut de matériau de prédilection mais aussi d'outil, comme à la Préhistoire. Il martèle des objets tel ce *St. Frigo*, un réfrigérateur retravaillé à coup de pierre, comme s'il s'agissait d'un bloc de métal à sculpter ou d'un ready-made à la Duchamp dont il brise ailleurs l'urinoir, en intitulant cette pièce *Hommage to David Hammons* dans un percutant raccourci où histoire de l'art et humour font bon ménage. La confrontation et les relations entre les formes et les idées constituent une des constantes du travail de Jimmie Durham, tout comme le potentiel des mots pour évoquer des images et leur capacité à transmettre des idées.

Les pierres lui permettent de travailler sur la densité de la matière, de jouer sur l'illusion de la pesanteur en les accrochant aux murs ou en stimulant d'autres dispositifs, en les associant à d'autres matériaux dont il est friand, comme le bois, le plastique ou les os. Il en détourne également les codes et la symbolique pour tenter de s'attaquer à la tradition européenne mêlant art et architecture et critiquer leur empreinte religieuse : « Depuis que je me suis installé en Europe, j'ai travaillé la pierre de différentes manières pour



Jimmie Durham, *Jesus. Es geht um die Wurst*, 1992. Collection MUHKA.
Photo : Jochen Verghote.

tenter de la délivrer du poids si lourd de l'architecture et de la métaphore.» Il combat son côté statique pour la transformer en un matériau actif qui perd en même temps son statut d'icône matérielle de la sculpture et se voit réduite au même plan que bon nombre de matériaux modernes dont l'Arte povera a popularisé l'utilisation dans l'art contemporain.

On retrouve le même type de filiations dans son travail entre ses sculptures « figuratives » faites de matériaux divers, datant de la fin de la décennie 1980, et les assemblages squelettiques de ces dernières années. Il leur a incorporé des sources sonores alliant bruits de fond et ses propres invectives, comme s'il désirait une dernière fois retenir et capter l'attention du visiteur en faisant résonner sa voix dans la salle. ■

JIMMIE DURHAM, UNE QUESTION DE VIE ET DE MORT ET DE CHANTER
, jusqu'au 18 novembre MUHKA, Leuvenstraat 32,
Anvers, tél.+32 326 099 99, www.muhka.be